

Paris qui danse (II) – Musique

Raymond DE NYS (*Le Petit Parisien*, vol. 51, n° 18 118, 7 octobre 1926, p. 1-2)

France

La signature de Raymond de Nys (dates inconnues) apparaît dans quelques articles de presse, notamment en 1914 dans *Paris-Midi*. Malgré la pénurie d'information sur son compte, on sait qu'il fait partie du jury de la première édition du prix littéraire Théophraste Renaudot en 1926. De Nys livre ici un texte intéressant sur les conditions sociales des musiciens et sur les pratiques professionnelles. Il s'agit de l'un des très rares textes évoquant le roulement entre orchestres de jazz et de tango dans les dancings.

Pour faire un civet, il faut d'abord un lièvre. Pour faire un dancing, prenez un jazz ; puis, si vous voulez, un orchestre à tangos¹. Les danseurs viendront d'eux-mêmes. Quant à la salle – nous le verrons – rien de moins nécessaire.

La musique qui adoucit les mœurs ne se fait pas dans les dancings. Il faut être sportif pour faire sa partie dans un jazz digne de ce titre. Métier plus dur que celui de débardeur, car on n'impose pas le faux col à qui décharge une péniche. Même les instruments sont à plaindre dans les dancings : ils ne connaissent que le surmenage.

Journée de huit heures dans les boîtes chic. Il y a matinée de 5 à 7. Puis soirée de 9 heures à 3 heures. Alors, à 3 heures, le musicien du Merry Turc qui a fini ses huit heures descend au Scilly's Bar. Et celui du Scilly's

¹ Le tango est une danse et un genre musical dont les origines, argentines, remontent à la seconde moitié du XIX^e siècle. Issu, comme le jazz, d'un métissage entre musiques d'ascendances africaines, latino-américaines et européennes, le tango est diffusé en Amérique du Nord et en Europe dans les années 1900 et atteint un premier apogée à la veille de la Première Guerre mondiale. Jusqu'à la fin des années 1920, il incarne avec le jazz le règne de l'Amérique (du sud et du nord, respectivement) sur la musique de danse (Plisson 2004).

vient au Majestic. (Ce ne sont pas là de nouveaux établissements montmartrois, mais des noms de pure fantaisie).



Figure 1 : Le « saxo » Jeanjean

Tous les soirs, il faut une chemise empesée : ci [sic] 2 fr 75 de blanchissage. Tous les six mois, un smoking, des souliers vernis. On gagne peu ; on ne peut ni sortir le soir, ni rester chez soi. Quel métier !... Alors, quand on y songe, il vous vient une bouffée de cafard et on lance au ciel un coup d'archet désespéré, qui stoppe court et qui suspend tous les pas des danseurs. Ou bien, si l'on est cymbale, on laisse retomber les bras ; et cela fait un gémissement cuivré qui a sur la danse les mêmes effets et qui marque combien on est las de tout ça.

Le réveil est prompt, d'ailleurs. Les danseurs ont la gentillesse d'applaudir, ce qui est une façon polie de réclamer la suite.

Alors, le pianiste se remet à concasser furieusement son clavier ; le saxophone sanglote ou rigole ; la batterie fait un bruit d'homme-orchestre. Comme gagnés par la contagion de la piste, tous se mettent à la fois à remuer les jambes, les bras, la tête et le torse, avec l'orgueil et le dédain du dompteur qui jette aux bêtes des lambeaux de viande crue².

En face du jazz en folie, l'orchestre des tangos exagère sa tenue un peu gourmée.

² Cette image a déjà été utilisée dans un article de Jean Cocteau de 1919 intitulé « Carte blanche - Jazz-band » (voir Anthologie).

Un morceau de jazz, c'est une partie de rugby ; un tango, c'est toute révérence gardée, un récital littéraire où on débiterait du Ponson du Terrail musical.

Le jazz est américain du Nord ; le tango est américain du Sud. Tout de même, on regrette toutefois que la doctrine de Monroe³ n'ait pas été toujours rigoureusement observée.

Le jazz exécute one step⁴, two step et fox-trot⁵, tous rythmes hérités, sans conteste, des rythmes brisés, des mesures syncopées, des contretemps que Jules Huret⁶ admirait si fort, il y a trente ans, dans la chanson des noirs de la Louisiane et de la Virginie qui lavaient la salle d'attente d'une gare⁷. Les jazz nègres (il y en a) sont, pour cette raison sans doute, plus classiques que les blancs. Ils stylisent, tandis que l'européen en ajoute.

De même, chez nous, le tango qui était réaliste en Argentine, tourne doucement à la bluette sentimentale. Il lui arrive d'être pleurnichard, avec un titre de ciné-drame. Ceux qui sont composés en banlieue de Paris (ou de Berlin) abusent du qualificatif « argentino ». Cela ne trompe personne.

Les vrais s'appellent *Por el Camino*, la *Chivola*, *Flor de Ceibo*, *Ensuena*, *No le digas que la quiero...* Il y en a de déchirants à force de tristesse nostalgique. Un de ceux qui ont eu le plus de succès – un succès

³ Doctrine de politique étrangère exposée par le président étatsunien James Monroe en 1823 condamnant tout interventionnisme européen dans les affaires étatsuniennes.

⁴ Le one-step est une danse de salon d'origine étatsunienne issue du two-step. Diffusée dans l'espace francophone pendant les années 1900, elle compte dès le milieu de cette décennie parmi les danses les plus en vogue. Le one step fait partie des pas de danse les plus souvent associés au ragtime. Après la Première Guerre mondiale, il constitue l'un des genres phares du répertoire des premiers jazz-bands.

⁵ Littéralement « pas du renard », le fox-trot fait partie des différents pas de danse imitant ceux des animaux (*turkey trot*, *horse trot*, *grizzly bear step*, etc.) qui se développent pendant la décennie 1910, sur des morceaux de ragtime. En raison de sa simplicité, le fox-trot finit par s'imposer comme la danse reine de la période 1910-1940, au point que l'étiquette finit par désigner la majorité des morceaux joués par les jazz-bands. Musicalement, les limites du genre sont assez floues. La plupart des morceaux qualifiés de fox-trots comportent généralement une rythmique inspirée du modèle de la « pompe » du ragtime, et des mélodies (parfois en valeurs longues) comportant des rythmes syncopés. Le couple de danseurs Irene et Vernon Castle, qui ont popularisé le fox-trot à partir de 1914, attribuait l'invention de son pas de danse caractéristique à des danseurs afro-américains.

⁶ Jules Huret (1863-1915), journaliste français auteur d'un récit de voyage précurseur où figurent de nombreuses notations sur la musique : *En Amérique. De New York à la Nouvelle-Orléans*, publié en 1904. Voir Cugny 2014, p. 95, 404-406.

⁷ Sans doute une référence à l'ouvrage de Jules Huret, *En Amérique. De New York à la Nouvelle-Orléans* (Huret 1904).

qui dure encore – est une paraphrase en italien de notre vieille chanson naïve : *Il était un petit navire... que no poteve, e no poteve navigar...*

Il y a des fox-trots sur tous les sujets, de sentimentaux, de badins, de grivois, de pacifistes et de guerriers. Ça se joue à coups de poing. Selon les établissements, un accordéon y suffit ; ou bien on assemble un piano, un violon, un violoncelle, un banjo, une contrebasse et encore un bandonéon, qui tient de l'accordéon et du concertina.

Il y a des groupes de ce genre qui sont célèbres, que l'on entend, grâce à la T.S.F., dans le monde entier. Ils fonctionnent dans le hall de grands palaces internationaux ou sur la scène de music-halls en vogue. Ils n'atteindront jamais en pittoresque celui que j'ai vu sur l'étagère d'un bal musette de la rive gauche, et dont l'exécutant unique, armé d'un accordéon, décoche de temps en temps un grand coup de pied dans le ventre de sa grosse-caisse, sur la peau rose de laquelle est inscrite cette légende sans prétention : « Baptistin's jazz ».

Le jazz n'a pas peur des lumières les plus brutales. Il n'en a d'ailleurs nul besoin, car il ne lit pas de musique. Mais le tango réclame impérieusement, lui, les lumières de couleur. Il y a des salles où il s'accompagne d'un joli hale vert pâle qui donne aux danseurs des visages de noyés. La danse macabre. D'autres ont des rayons violets, ou ultra-roses. La majorité est vouée au rouge.

Vous ne vous êtes jamais demandé pour qui étaient tous ces jolis souliers archi-découpés, couturés d'arabesques, de festons, d'astragales de cuir blanc sur noir ou gris perle sur gris Trianon, ou encore havane sur chocolat, que l'on admire à tant de devantures ? De ces souliers-là, on n'en voit guère qu'aux vitrines, à l'état neuf. Je sais où ils sont en service ; dans les dancings. C'est aussi de ce côté qu'il faut chercher les lampes rouges que l'industrie électrique fabrique en grande série. On en consomme des milliers. Il y aurait là matière à une impressionnante étude économique, avec tableaux comparatifs et courbes ou abaqes. Ce serait pourtant moins drôle encore que d'essayer d'évaluer le nombre des déhanchements que s'impose au cours d'une soirée le moindre danseur de charleston⁸.

⁸ Le charleston est une des très nombreuses danses créées dans le vaste mouvement d'émancipation des corps amorcé au début du siècle, en opposition aux danses de salon, et dont les époux Castle (Irene et Vernon) sont les emblèmes et les porte-paroles. Le charleston serait apparu aux États-Unis dans les années 1920 et a été popularisé en France par Joséphine Baker dans *La Revue nègre*.

Bibliographie

Anthologie : Cugny, Laurent, et Martin Guerpin (à paraître), *Écrits francophones sur le jazz (presse, essais, roman, théâtre, poésie). Une anthologie annotée et commentée (1918-1929)*, Paris, Vrin.

Cocteau, Jean (1919), « Carte blanche – Jazz-band », *Paris-Midi*, n° 2 358, 4 août, p. 3, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4733308k/f3.item> (consulté le 22 octobre 2022).

Cugny, Laurent (2014), *Une histoire du jazz en France*, tome 1 : *Du milieu du XIX^e siècle à 1929*, Paris, Outre Mesure.

Huret, Jules (1904), *En Amérique. De New-York à la Nouvelle-Orléans*, Paris, Fasquelle.

Plisson, Michel ([2001] 2004), *Tango. Du noir au blanc*, Arles/Paris, Actes Sud/Cité de la musique.